

C O N T A C T

Première partie

Sarah Anton

I.	Naissance d'un peintre	page 3
II.	Poison et antidote	page 5
III.	Catwoman	page 11
IV.	Apprêt	page 19
V.	Relecture	page 25
VI.	Tour de force	page 31

Naissance d'un peintre

Je suis assise sur la machine à laver, ma soeur jumelle aussi, à ma droite, dans l'étroite salle de bain de notre premier et dernier appartement familial. Certainement le matin. Nous avons 5 ou 6 ans. On porte une longue chemise de nuit que ma mère relève et nous demande de maintenir haute. Avec un crayon khôl brun pour ma soeur, noir pour moi, elle peint alors nos sexes, dessine sur chacun d'eux une toison pubienne. Elle prend son temps, s'applique. Le triangle du pubis, le haut des lèvres. Je me souviens de notre silence, pendant qu'elle nous maquille, de notre attente, de l'étrangeté de ma curiosité à la fois éveillée et interdite. En nous redescendant de la machine à laver, elle nous demande d'aller voir papa, assis à la cuisine, de lever notre chemise et de lui dire en chœur, « Regarde papa, ça y est, on est des femmes ! » Nous n'avons pas réussi à parler d'une même voix, mais il a bien entendu. Je me souviens de ma crainte en prononçant ces mots, de la spontanéité de son réflexe à lui, son bras levé, son doigt tendu, nous enjoignant de sortir de la pièce rejoindre notre chambre. Je me souviens alors de la réaction de ma mère, « Oh mais... » ne comprenant pas la sienne à lui, de sa posture soudaine d'enfant innocente et naïve, déçue. La réaction de mon père a confirmé ce que je pressentais: ma mère avait fait une bêtise, et cette bêtise était extraordinaire. Ma jumelle se souvient de cet évènement comme d'un simple souvenir.

- Oh ça va, tourne la page, Sarah !

Moi, je suis restée suspendue au souffle de ma mère sur mon sexe, à son geste, son regard, ses crayons à paupières. Quand je la questionnais sur ses gestes étranges, déplacés, toujours le même refrain, « Ça va, il n'y a pas mort d'homme, Sarah ! » Mais je n'en suis pas si sûre. Un certain homme est mort, ce matin-là. L'idée d'un certain homme, son éventualité ; pour mille raisons, et parce qu'il y a bien mille hommes en moi, n'en déplaît à ma mère. Personne n'est donc véritablement mort ce jour-là, mais un gouffre a pris forme, gouffre de paradoxes. Ce jour-là, j'ai admis que je devrais toujours me méfier de ma mère. Ce jour-là, j'ai su que je peindrais et bien autrement qu'elle. Ce jour-là, j'ai entrevu que certaines peintures donnent à réfléchir pour toujours. Et qu'aussi intuitive puisse être la pratique du peintre, aussi inconscient soit son geste, je choisirais, moi, de questionner mon intention et mon désir. Ce jour-là enfin, j'ai compris que mon sexe était un oeil, ses lèvres des paupières. Sexe-oeil qui me serait autant utile à l'exercice de la peinture que mon souffle, mes mains, mes outils, mes couleurs, ou mon coeur. Ce jour-là, enfin, j'ai compris que j'aurais besoin d'un public, d'un tiers, d'un autre regard que le mien.

Poison et antidote

J'engageais donc, dès mon plus jeune âge, ma carrière de peintre, et d'artiste. Mon goût pour la matière et son infinie plasticité, ma patience comme mon assiduité, me distinguait de la plupart des enfants. Quand mes 2 soeurs rejoignaient leur chambre ou la cour de l'immeuble pour jouer, ma mère et moi déployions sur la table à manger, un atelier. Outils, matériaux et supports, caisses, boîtes et sachets. Le cœur battant, j'allais pisser, comme on le conseille avant un long voyage. J'empilais sur ma chaise les quelques volumes encyclopédiques nécessaires à mon confort, ajustais ma hauteur. Je ne m'ennuyais jamais d'un pinceau, d'un tube de colle, encore moins du silence qui baignait la cuisine. Sa cigarette au bec, café en main, Maman me partageait conseils et mises en garde avant de commencer. J'apprenais entre 6 et 8 ans, à prendre le temps de m'installer, à faire le vide, comme je le fais depuis, avant chaque portrait. Je ne saurais dire exactement s'il s'agissait de faire le vide comme on expire longuement, chassant l'air des poumons, ou bien de l'accueillir ce vide, inspirant amplement. Mais j'aimais ça, vide et pleine à la fois. Je changeais donc d'état, et sitôt embarquée dans mon ouvrage, éprouvais le ralenti flagrant de mon rythme cardiaque, mes yeux s'accoutumant autrement aux couleurs et aux formes, mes mains s'assouplissaient. Je perdais la notion du temps, des limites de mon corps, disparaissais d'un monde pour plonger vers un autre naissant. Le temps s'écoulait autrement, s'étirait follement. J'avais 4 heures devant moi, parfois 6, mais l'après-midi entier me semblait durer des semaines. Plus je m'absorbais, plus le temps se dilatait, plus s'approfondissait un espace singulier,

intérieur, inédit. J'étais là et ailleurs en même temps. Ailleurs en expérience, et pourtant là, témoin. Ma mère, elle-même penchée sur son propre projet, semblait bien s'absenter. Privilège de partager avec elle ce premier atelier, nos solitudes, hautement concentrées. Chacune à son ouvrage, mais chacune conviant l'autre, l'instant d'une pause improvisée, à son regard, découvrant volontiers nos travaux respectifs. La paix. Quand je ne créais pas, je l'observais créer, admirais son audace, son ingéniosité. Ma mère cousait, dessinait, modelait ; décorait nos armoires, nos murs, nos portes et nos meubles, de créations originales ; réparait mille objets, tapissait, bricolait. Jusqu'à ce que j'aie 10 ans.

Laboratoire de mes ressentiments, ring, temple, ou salle d'opération, mais territoire privilégié de mes premières intimités, l'atelier s'est imposé depuis comme mon unique principauté. Si en hébreu Sarah signifiait Princesse, ou Ministre, je serais bien princesse, mais princesse d'atelier. Et chevalier, aussi, j'en parlerai plus tard. Mais j'étais peu à l'aise en société, secrètement timide, j'avais peur du contact. Par chance, la diversité des techniques auxquelles ma mère me laissait m'initier, m'offrait d'appréhender une sensibilité dont je semblais manquer. J'étais loin d'être câline, certes, mais caressais volontiers un carton, une feuille ou un papier. Le bruissement de leur grain sous la mine d'un crayon, d'un pinceau ou d'une plume, m'apaisait, comme le son des ciseaux, dont ma mère usait amplement, enchantait mes oreilles. Je collais mes gommettes avec la précaution d'un sparadrap sur le front d'un oiseau. Pétrir une terre argileuse, en lisser la surface, m'absorbait. Je massais patiemment, parfois les paupières closes. J'entrais en empathie avec mille matériaux, amoureuxment, et sans danger. L'odeur de la peinture, des colles avec ou sans solvant, des différentes

encres, m'était plus agréable que celle de mes compères. Quant à mes yeux épanouis, plus ils observaient, plus je voyais, plus s'approfondissait cet ailleurs hors du temps où personne ne venait m'embêter, où je n'embêtais personne. Je n'étais pas rebelle, mais naissais peu docile, embêtante. Si les jumeaux déjà, par leur naissance double, remettent en question l'ordre commun qui établit pour une grossesse un seul enfant, je bravais aussi, dès mon premier âge, l'autorité de mes parents, leurs raisonnements alambiqués ou à l'emporte-pièce, dont je doutais déjà, irrémédiablement. J'éprouvais nombre de leurs règles, rythmes et accords, comme particulièrement injustes, injustifiés, insensés ou bancals, m'enrageais de l'absurdité d'avoir à obéir par principe à des normes prétendues collectives, mais édictées sans que je n'y décide, sans explications, et bien sûr, sans dialogue. M'arracher expressément à mon activité ou à mes rêveries, m'angoissait. Avoir à suivre, sur le champ, une sortie en famille, me mettait hors de moi. Les départs soudains, escapades spontanées, me stressaient fortement. J'avais besoin de temps pour appréhender la question, mais de question il n'y avait pas. Mes rares tentatives de rébellion, vers l'âge de 3 ou 4 ans, m'ont sitôt convaincue d'éviter la fureur de mon père. Nos démonstrations de force et de colère, sous les regards inquiets de mes sœurs terrifiées, les dissuadèrent de jamais s'y risquer. Un jour, au paroxysme de mon agitation, que mon père prenait encore pour un caprice d'enfant, je me confrontais à corps perdu au handballeur qu'il était, percussionniste de surcroît, du haut de mes 3 ans. C'était joué d'avance. Grâce à ma mère ce coup-ci, qui a attendu qu'il se calme pour soulever mon tee-shirt, lui découvrant mon corps bleui et tuméfié, celui-ci a revu ses propres élans, ou réflexes, ou émois. Dorénavant il promettait de mesurer sa force et sa violence physique à mon égard. Un

tatouage sur son poignet gauche, qu'il a lui-même réalisé, témoigne de cette résolution et de cet incident, sous la forme d'un tiret indigo. Pour ma part, j'avalerais mes angoisses, nos désaccords et ses mensonges, pourvu que je rêvasse de justice et de paix, de vérité, et d'une revanche.

Grandir dans une famille nombreuse m'a éduquée à savoir vivre en collectif, à l'esprit d'équipe, à obéir aux ordres. Savoir faire comme les autres m'a été très utile à l'école. Je ne posais pas problème et j'avais de bonnes notes. J'étais polie, prudente et sage, mais j'avais peu d'amis, voire pas du tout. Heureusement, mon père avait beaucoup d'humour, un sens aigu de la complicité, dont je profitais pendant 10 ans. Je rencontrais beaucoup de monde en sa présence, jusqu'à ce qu'il parte. Charismatique et inspirant, je l'observais une décennie entière, après le repas le plus souvent, son joint fumant. Je me souviens de lui, enthousiasmant ses potes, d'un album de Bowie, de Gainsbourg, de l'histoire des rythmes Afro-cubains, d'un concert de Marley, Prince ou Miles, vibrant. Et ses potes vibraient en retour, même le moins des musiciens. Il savait émouvoir, éblouir ou convaincre, mais mine de rien, avec plaisir et pour de bon. Poète, comique, et grand consommateur de hash, mais radieux, contagieux, stimulant, quand il parlait musique, ou art. Au salon, sa collection de masques du monde, ou les BD de Pratt m'intriguaient sérieusement. Mon père faisait rêver, et plaisait, d'autant qu'il ressemblait sous certains angles à Jim Morrison, Jésus, ou Van Gogh. C'est de lui que je tiens ce regard baromètre ou radar, vert-bleu-gris, changeant. Durant toute mon enfance, je l'ai vu battre le rythme assidûment. Sur le capot de la voiture, sur le volant ivoire, la boîte à gants, le rétroviseur, partout. Tables, chaises, bassines et tabourets, commodes et même éviers, baignoires, casseroles, portes,

murs et placards, pots et boîtes, ou paquets, il s'entraînait partout. Quand il jouait de la batterie, il me happait dedans. J'avais la certitude qu'il disait quelque chose, qu'il exprimait quelque chose, qu'il questionnait quelque chose, et si je n'ai jamais compris ce qu'il cherchait à dire, ni à qui il parlait, j'étais sidérée par l'éclat de cette langue. Ses solos de batterie m'époustouflaient. J'étais rivée à ses poignets, forts et délicats, contraints et libres. J'entendais ses motifs en formes organiques, géométriques, en couleurs, en lumières, en mouvement. Les jours heureux, il nous réunissait mes sœurs et moi, attribuait à chacune son instrument, son rythme. Une salière-maracas, une baguette chinoise, une fourchette, qu'importe, j'adorais ça. Nous entrions en transe, jusqu'à ce que je pose problème, sans crier gare. Je m'ennuyais vite de répéter un même motif, préférant de loin les contretemps ternaires que je glissais ici et là, perturbant leurs cadences jusqu'à clore l'affaire. De la musique de mon père, je retiendrais deux règles, ou conseils. Premièrement, celle de ne jamais chercher à entrer dans un rythme, mais admettre de s'y trouver déjà. « On n'entre pas dans le rythme, on s'y déploie, sans quoi on bégaye, on trébuche ou on se perd. » La deuxième, réitérée mille fois, c'est que « Tout ce qui compte en musique, comme dans l'art en général, c'est le feeling. Le feeling, Sarah. »

L'effervescence créative et multiculturelle Grenobloise des années 80, ma pratique artistique, mon expérience des ateliers et autres lieux dédiés à la cause, mon goût du risque et du défi, m'ont tout naturellement invitée à m'y épanouir artiste. Je braverais donc les étrangetés, les tabous, les silences, les préconçus, l'ordre établi, en public.

J'ai établi, ces 30 dernières années, une vingtaine d'ateliers sur la porte desquels aurait pu être gravé « Ici se joue la paix », comme sur le front d'Harry Potter. Ateliers qu'il s'agirait toujours de partager, condition optimale m'assurant de ne pas jouer seule, moi qui avais déjà tendance à m'isoler. C'est à l'âge de 8 ans, alors que je peignais, que j'ai entraperçu du portrait vivant qu'il répondrait parfaitement à cette nécessité. Quand je ne partagerais pas l'atelier avec un autre artiste, j'accueillerais mes modèles en jouant des pinceaux, autour d'un bon qahwa. Quant aux jours où je me trouverais vraiment seule à oeuvrer, c'est mon reflet que j'étudierais. Le miroir sauve de l'ennui, et des ennuis, évidemment. Mes ateliers seraient donc pluridisciplinaires et confortables, accueillants, chaleureux, familiers. J'accouchais là mille études, mille couleurs, mille énigmes, en toute sécurité. Jusqu'au projet Acoeur, il y a 3 ans déjà, bientôt 4. Jusqu'à ce que tout bascule.

Catwoman

Je débarrasse mon plan de travail, avant de sortir. Je réunis ce qu'il reste de mes dernières Fouffies montées en pin's. La collection porte le nom de ma fille, en hommage. Je les glisse une à une dans un sac transparent. La vingtaine d'œuvres miniatures me regarde donc une dernière fois. Vulves dorées, en Skaï, ourlées de lèvres roses, ou caramel, ou brunes. À la place des poils, des cheveux synthétiques noirs ou roux, ou châtains, comme ceux dont use ma fille pour tresser sa crinière, et puisqu'elle y insiste depuis 2 ans déjà.

- Des poils, Maman, ce n'est quand même pas compliqué !
- Si.
- Il faut des poils, voyons, sinon ce sont des sexes de filles, et non de femmes !
- Et alors chérie, les filles aussi en souffrent, non ?
- Oui, mais non. Tu auras bien plus de chance de les vendre poilues !

Hélas non, mais je pliais de tout mon cœur à cette fantaisie, bien que la toison soit comme je le prévoyais, le plus pénible à assembler. Et c'est très drôle alors, car les poils étant lisses, ils se dressent à la brosse. On dirait des pinceaux, ou une coupe garçonne des 90's. En guise de clitoris un strass, ou un oeil de poupée, de peluche, de serpent. À chacune sa paire d'ailes irisées et brillantes, aux plumes thermoformées, découpées au laser, trouvées sur Amazon. Ailes du désir ou de la liberté, et de la mort aussi, pour ne pas oublier. J'avais imaginé remplir plusieurs fois mon frigo en les vendant, mais

personne n'en achète, et qui distribuerait ? Qui, sinon Acoeur, et Acoeur a fermé ! Je les offre, j'en fais cadeau à l'occasion, comme je l'ai fait hier, quand ma voisine passait.

- Regarde Lucile, tu peux la pin'ser au mur, à un sac, ou aux rideaux, aussi !
- Ah ouais.
- Choisis-en une !

Mais voyant qu'elle s'éternisait et n'osait s'en saisir, je lui proposais de choisir.

- Œil ou strass ?
- ...
- Main droite ou main gauche ?

Le hasard choisissait le clitoris œil bleu, qui dans certaines cultures protège du mauvais sort. La précaution avec laquelle Lucile accueillait ma Fouffie dans sa paume timide, sans même la refermer, m'a touchée.

- Regarde, tu peux aussi simplement la poser sur une étagère, ou un miroir, héhé !
- Merci, Sarah, c'est très gentil.
- Avec plaisir, voisine !
- Mais tu es sûre ?
- Ben oui voyons, c'est un cadeau, Lucile !

Mais quelques heures plus tard, celle-ci redescendait pour me la rapporter.

- Mais, pourquoi ?

- Je ne sais pas Sarah, mais non.

- Ah.

Docteur Benyamin est carrément à la bourre ce matin. 23 minutes déjà, et encore 2 patients avant moi. J'aurais pu prendre le temps de finir ma discussion avec Ali à la terrasse du Renaissance, lui commander un deuxième allongé ou même m'intéresser au tiède article du Dauphiné Libéré dédié aux prochaines élections. Mais non, ponctuelle, j'attends. Ça maintenant 2 mois que je vois Benyamin, et 2 fois par semaine. Depuis que j'ai déménagé. J'attends mon tour. Dans la mesure du possible, je ne lui parle que du présent, de mon quotidien, ou d'un prochain avenir. Trop dur encore d'aborder mon passé, ces 4 dernières années, mon histoire, tout ce qui m'a amenée à le rencontrer ici, plutôt qu'autour d'un bon café. L'homme connaît les grandes lignes. Artiste française, 40 ans. Jolie brune au regard vert. Teint pâle, mais espagnol, italien, portugais, corse, polonais, autrichien, ou arabo-berbère ? « Anton » juif, marrane ? 1 mètre 70, belle plante. Athlétique. Fausse jumelle, dizygote. Différente. Du côté maternel, en conflit. Père absent. Jeune mère de 2 enfants, qu'elle élève plutôt seule, de 2 pères de couleur différente. Un garçon de 21 ans, au teint clair, Cieni (ou « ombres » en polonais ; se prononce « Tsiéni ») , et une fille de 18, Milchkafe ou café au lait en allemand, Tochtie (combinaison de Tochter, (ma) « fille » en allemand, et de Okhti, « soeur », en arabe ; se prononce « Tortie » mais avec un R fort, guttural). Depuis 7 mois indépendants. Célibataire donc, précaire, vaillante.

De ma sacoche noire, je sors une mandarine, et l'excellente biographie de Mingus, recueillie par Nel King, « Moins qu'un chien ». Je tourne ses pages, en avant, en arrière, je m'en

amuse. Mingus est mort, vive Mingus ! Je me sens bien ce matin, c'est clair. Libre de tourner autant de pages que je veux, et dans n'importe quel sens. Je suis seule désormais, je m'étire. C'est une question de minutes, je suis patiente. Je me concentre, respire au rythme du radiateur qui pivote sur son axe. J'observe la lampe basse, sa lumière faible, le tapis ras, le carrelage. La fluette desserte, rousse, chétive. Sur sa tablette, le distributeur de gel anti-bactérien qui jamais ne se vide, on dirait. Février 2022. J'entends à peine la voix du dernier patient qui se livre, de l'autre côté de la porte. Il neige presque. Grenoble. Il n'y a qu'une seule œuvre dans cette pièce, un dessin encadré qu'on pourrait prendre pour un Van Gogh. Une esquisse crayonnée, une gravure ou une encre ? 2 hommes. Ouvriers, apprentis, cheminots, mineurs ? Adultes, de profil, sur un banc. Bretelles, chemises, casquettes souples. Bottés. XIXème ? Ils attendent. Où sont-ils ? Dans une cour au boulot, un trottoir, ou sur le quai d'une gare, une berge ? Une signature, en bas à gauche, me renseignerait certainement, si seulement j'allais voir.

- Bonjour, entrez.
- Bonjour.
- Alors, Sarah ? Je vous écoute.
- J'ai décidé d'écrire un livre.
- Un livre ?
- Oui, j'ai déjà commencé.
- Bien.
- Comment ça « bien » ? Vous lisez ?
- Comment ?
- J'ai publié les 2 premiers chapitres. Vous avez lu ?
- Publié ?
- Oui, en ligne, sur les réseaux, et sur mon site. Vous lisez ?

Mais Benyamin ne répond pas.

- Un livre, Sarah ?
- Oui. Je ne vois pas ce que je pourrais faire de plus utile qu'écrire.
- Utile ?
- Utile.
- Utile à qui, Sarah ?
- On verra.
- On ?

Oh putain, il commence. Le Docteur Benyamin n'a que 2 ans de plus que moi, 3 peut-être. Il insiste.

- « On » qui, Sarah ?
- Mais le lecteur, enfin ! La lectrice ! Un livre, voyons !
- Un livre ?

C'est fou comme il fait. Je parle plus lentement, articule.

- Oui, un livre. Mais un journal d'artiste, au présent. Un an de ma vie, une tranche.
- Une tranche ?
- Un tranche de vie ! Une année. Cette année, maintenant.

Les mains nouées comme une enfant, je divulgue.

- Je voudrais que mon livre témoigne d'une pleine convalescence.

Il me sourit, il brille.

- Un témoignage, Sarah ?

Je m'adosse lourdement.

- C'est ça ! Mais je voudrais écrire avec des mots ce coup-ci, plutôt que comme je l'ai fait ces dernières années, en peignant.

- En peignant ?

Il marque un temps, et le voilà « peignant » son avant-bras comme on le fait d'un chat.

- En peignant, Sarah ?

- Si vous voulez, Docteur. Mais en peignant bien autrement que dans le sens du poil !

- Du poil ? Quel poil ?

- Du pinceau, docteur.

Il rosit. Il est beau, sympathique, chauve, jeune. Sa voix se fait plus grave.

- Pourquoi écrire, Sarah ?

- Pour dépeindre le silence.

- ...

- Et pour voir !

- Vous trouvez qu'on ne voit pas assez dans vos peintures ? Vous trouvez vos peintures silencieuses ?

- Hahaha ! Non ! Si ! Peut-être ! Mais mes toiles, aussi bavardent soient-elles, ne pensent pas, elles !

- C'est-à-dire ?

Pensant clore l'affaire, je débite pompeusement.

- Il s'agit d'exposer une pensée, une posture, la mienne.
- À qui donc, Sarah ?

Mais fuck. Allez savoir pourquoi, peut-être son air placide, mais l'orage gronde en moi. Il m'énerve, et déjà mes bras se lèvent, battent l'air, gesticulent. Je griffe presque et finalement explose.

- Mais peu importe à qui, pourvu que j'écrive autrement que comme je l'ai fait ces 4 dernières années, déposition après déposition ! Dépositions de merde !
- Doucement...
- Littérature abjecte, avilissante !
- Il faut du temps, Sarah, les gens ne sont pas prêts.
- ...
- Il faut du temps pour que la parole se libère...
- Se libère ? Et mon cul, il se libère, hein ? Mon cul témoin, parent, victime, lui aussi il se libère des enquêteurs, des gardiens de la paix, des légistes, des avocates, des gendarmes, et des bureaux de police ? Et...
- Calmez-vous...
- Et si peu de poésie !
- Je vous écoute.
- Si peu de poésie !
- Je vous écoute
- Et mon dieu, si peu de suites !
- Continuez
- Si peu de suites !
- Si peu d'audiences, vous voulez dire ?

- C'est ça, oui.

Je pleure à chaudes larmes, secouée comme une barque. Je me mouche, puis me calme. Mon mouchoir tant froissé est doux comme un oiseau.

- Il faut des mots, Docteur.
- Des mots ?
- Oui, snif, mes mots.
- Mais quels mots ?
- Mais des mots !
- Mais quels mots, Sarah ?

Oh non, c'est reparti.

- Mais des mots, bordel ! Des mots ! Les mots, nos mots, mes mots, vos mots !
- Mes mots à moi, Sarah, vous croyez ?
- Mollo.
- Mollo ?
- Oui-oui, mollo.

C'est la bien première fois que je vois rire Benjamin à pleines dents.

- Allez, lundi même heure, Sarah, carte vitale s'il vous plait !
- Merci Docteur, et bon week-end.
- Bon week-end, Sarah.

Apprêt

Je suis sous tension depuis hier soir. Depuis que j'ai publié les dernières pages. 3 chapitres seulement me laissent espérer une suite heureuse, Walt Disneyesque, l'aventure d'une victoire. L'espoir fait vivre, comme le désir, mais ne protège pas. Les mots s'imposent indispensables, il faut dire. Écrire s'impose. Je n'ai jamais écrit ni même lu de témoignage Metoo, mais je sais, les temps changent, c'est certain. Les gens écrivent en masse. J'ai entendu Durand, juge pour enfants. Les temps ont changé, la parole se libère, on y travaille enfin, et comme jamais. La surface de l'iceberg n'était donc pas superficielle. On plonge. Et ce qui paraît encore à certains « anodin », empoisonne. Ce qui passait pour un « cas isolé » est tristement commun, actuel. Le constat est sévère. Les chiffres parlent, comme les enfants d'hier, les enfants des enfants d'hier, et ceux qui le deviennent. Ce qui ne comptait pas compte plus que jamais. On admet ce qu'il suffit de taire, d'entendre susurrer ou hurler « C'est injuste et cruel, ça fait mal, c'est terrible, à l'aide ! ». C'est aussi simple que ça. On se bat, on protège, on soigne, on accompagne. On tremble, putain, on tremble. La parole se libère. Partout. On s'expose, on fuit, on évite, on se terre. On cherche nos mots, on bégaye. Nouvelle langue, à vif, nouvelle grammaire, nouveaux concepts, nouveaux défis. La vérité est autre. L'autre dit vrai. Les temps changent, une société entière. En dehors de notre cercle familial, au-dedans, au boulot, dans la rue, entre potes, chez le docteur, à l'école, la maison tremble. Le saladier éclate, les relations, une à une, les familles, comme la mienne, la confiance, partout, sexuelle.

J'aurais aimé m'épargner ce chapitre, prendre un autre départ, écrire un roman de gare, une fantaisie rupestre, mais si je ne vidange pas, là, maintenant, comment écrire la suite ? J'ai bien rêvé d'avoir le talent de l'audace de la métaphore, comme Saint-Exupéry avec « Le Petit Prince ». Sublime. Mais plutôt que le suicide de cet enfant errant, c'est de sa convalescence dont j'aurais traité, moi. Je n'ai pas son talent, je suis mère. Je me méfie des mots comme des silences, jusqu'au vertige. J'ai peur des raccourcis, comme des longueurs. Oh j'imagine encore, dans mes aigreurs les plus aiguës, le témoignage fleuve de ce que j'ai subi, le poids de mon sexe. Un océan de pages faisant état de chaque geste dont j'ai été victime, chaque épreuve, chaque étape, chaque détail. Comme le ferait qui profite d'une mer calme pour mettre à jour son livre de bord, avant les prochaines vagues, le prochain abordage, la tempête. Dès fois que ça intéresse quelqu'un, un jour. Je n'en ai pas la force. Il me faudrait un siècle, une bibliothèque, je me noierais sûrement. Non, non, moi je veux avancer, aller de l'avant, vivre au présent. Publier un journal, un journal d'artiste performant le réel, c'est-à-dire partager en direct, artistiquement, une oeuvre littéraire improvisée, réaliste, sincère. Faire état du présent, des défis qui s'opèrent. Mais par moment, tout se mélange, me retient. J'écris « victime », mais je pense « en situation de handicap ». Mais quand j'écris « en situation de handicap », ça ne me va pas non plus. Il faudrait distinguer, justifier, expliquer, étiqueter, ajuster. « Trouble du spectre autistique », « névrose et stress post-traumatique », « phobie sociale ». Aucun jargon ne suffit à renseigner le complexe. Oh il y a bien « incestuée » qui parle, « pédophilisée » « violée.e » « abusée » « agressée » « harcelée », mais ces mots-là m'écoeurent au plus haut point du sommet de l'iceberg. « En situation de grande vulnérabilité » sonne plus juste, je trouve, mais il faudrait

ajouter « sociale », « relationnelle », « professionnelle » et « familiale ». Il faut du temps et un contexte. Je préférerais de loin écrire mille fois « chevalier », « mère courage », « artiste », « convalescente » ou simplement « voisine ». C'est possible, j'ai déjà traversé mille mers, et jamais seule.

Ça fait 8 mois que j'ai fermé Acoeur, et 6 que j'ai déposé les pinces. J'ai pris le temps d'une pause, d'un recul, de faire un break. Je suis maître en la matière, j'ai l'habitude. Sans cet art du repli, de la paupière close, du confort, de la paix, je serais morte mille fois, aveuglée, épuisée, burn-outée, internée, sous médocs, à la rue, ou mauvaise, alcoolique, violente, ou en prison peut-être. Je m'y refuse encore, coûte que coûte ma carrière, ce n'est pas la première fois. Oh ce sera difficile d'écrire un livre, je sais bien, un journal, une année, qui sait ce qui m'attend ? Mais nous m'inquiète, m'obsède, me passionne. Nous me hante et mérite que je m'y penche autrement. Je vais me tromper, c'est sûr. J'ai déjà commencé. Je vais en chier. Je risque bien de me griller encore, de déplaire, de déranger. Je joue ma vie, ma place dans ma famille entière, ma position sociale et ma carrière d'artiste. J'ai l'habitude, j'apprendrai. Mais si j'avais l'idée d'écrire un livre sans vidanger d'abord, je serais vraiment conne. Certaines remarques entravent une vie entière, certains mots. « Tu l'as choisi. Tu devrais travailler plus sur toi-même. C'est comme ça de nos jours. Arrête de mettre des shorts. Tu sais, peut-être que si tu es tant agressée, c'est que certains exercices de yoga que tu pratiques libèrent des phéromones qui appellent au désir. Tu es trop séduisante. Tu connais la loi de l'attraction ? Rends-toi moche. C'est ça être une femme libre. Trouve un mec qui te protège. Il faut que ça glisse, tu prends les choses trop à cœur. Admets. Tu te prends trop la tête. Tourne la page. Il n'y a pas mort d'homme. Tu es

trop gentille, trop généreuse, avant-gardiste, en avance sur ton temps, trop confiante, naïve. Tu es peut-être trop maternelle, ou plutôt maternante, trop sexy. Les gens ne sont pas prêts. C'est comme ça aujourd'hui. Quand on provoque, on en assume les conséquences. Ou tu plies ou tu te casses Sarah, ou tu t'assouplis. » Combien de sœurs, combien de mères, combien de femmes m'ont répété « Sarah, tu ne peux pas parler ouvertement de TOUT et te plaindre dans le même temps de ce que tu subis ! », ou plus précisément « Tu ne peux pas parler ouvertement de SEXE et te plaindre dans le même temps de subir ce que tu excites, éveilles ou irrites ! » Et ce conseil, concernant ma carrière qui ma hanté un temps « Ne parle pas du contexte de ton œuvre ! Partager ce qui te conduit à peindre, à créer, à écrire, c'est gâcher ton travail, encombrer ton public, corrompre son innocence. Tu vas te griller. » Je vidange donc plusieurs fois par semaine, jusqu'à ma dernière plainte. Jusqu'à ces derniers mots, quelques jours seulement avant qu'Acoeur ne ferme définitivement. « On vous conseille d'arrêter de mentir », de la bouche de l'enquêtrice, « affaire classée, Madame Anton. » Salope. Voilà, je respire mieux, encore une fois, entre les vagues obsessives, inévitables, post-traumatiques. Je dégorge. Ma parole se libère, régurgite d'un chapitre. Je dors mieux, je mange mieux. J'ose. Je vidange les mains au cul, à la chatte, de face ou de profil, parfois même soulevée comme une vache, à la pelle. Le pelotage de mes seins, par derrière, mon pantalon baissé par surprise, ma culotte aux chevilles. Les baisers volés, les grossièretés, mes joues léchées, les poignées de mains abusives. Le harcèlement putain. J'énumère malgré moi une histoire vieille comme le monde, mélancolique. Je récapitule. Alors qu'enfant déjà, adolescente et jeune adulte, j'avais subi nombre d'abus sexuels, j'avais pensé en avoir fini une fois pour toutes, à 20 ans. Bien sûr, je continuais ma vie entière à

me prendre une main au cul par-ci et une autre par-là, mais je m'étais émancipé de l'enfer du pire, une vie durant. Quand à 37 ans je lançais le projet Acoeur, Atelier Lieu et Scène pour 3 ans, j'ai pris cher. J'accueillais les artistes, le public, les voisins. Un monde entier, bigarré, pluriel, mon quartier, Saint-Bruno mon amour. Une merveille, ce projet ! J'ai adoré, j'en parlerai plus tard, mais c'était dur, matrone. 3 années, 15 abus sexuels, dont 10 sur les 10 derniers mois, un festival. La dernière année a été folle, puisque j'accueillais le jour un nombre grandissant de victimes en détresse. L'année 2020, post Co-vid, était bien folle de stress. J'ai vu l'époque basculer. J'ai ciblé « violence sociale ». J'ai accueilli un nous pour qu'il s'accueille, s'accompagne, se soutienne, s'épaule. Écrivain public, assistante sociale, tiers de confiance, sexologue bien sûr. J'ai beaucoup ri, appris, approfondi, souffert. Avec d'autres, jamais seuls. Une certaine définition de l'amour a pris forme, « Je sais que tu es seul.e et je suis là de même ». Je mesure nos victoires, notre peine, le poids d'un siècle. Je viens de loin, réelle.

Je suis tendue comme un string, comme quand j'avais 20 ans, du potentiel d'avenir. J'en ai cassé un bol ce matin, et même renversé mon café, au comptoir. Je ris volontiers, en appétit, je vois la ligne de départ. C'est le moment de respirer, de faire le vide une dernière fois, avant le prochain chapitre. Nous m'excite.

Relecture

- Yo, allô ?
- Salam, Sarah !
- Yo Becca, tout va bien ?
- Oui, ça va. Hamdollah !
- Hamdoullèèh !
- Mazeltov !

J'imagine Becca dans sa cuisine, seule. Mes 2 mains à couper qu'elle souffle sur sa tisane comme je le fais à l'instant.

- Tu fais quoi, là ?
- Je suis aux chiottes.
- Hahaha !

J'entends bien la chasse d'eau. Becca remonte son pantalon.

- Bon, tu en es où, alors ?
- J'ai publié « Apprêt ».
- Oui j'ai vu. Et après « Apprêt », tu as prévu quoi, Sarah ?
- On verra. Mais comment tu l'as trouvé « Apprêt », il t'a plu ?
- Il claque, mais attention, quand même.
- C'est trop lourd, c'est ça ?
- Nan, ça va, mais c'est dense ! Et change de cap, maintenant, parce que là ça décape !
- Ça décape, vraiment ?
- Hahaha ! Oui, un peu.

Ma sœur lit certainement plus loin qu'un simple lecteur, elle connaît nos parents, la famille.

- Oui mais tu lis plus loin, toi.
- Oui peut-être.
- Hm.
- Je ne pourrais jamais te lire de loin, Sarah.
- Et c'est très bien comme ça, putain !

Je souris. Becca a 2 ans de plus que moi. 2 ans et demi, comme Benyamin. Enfant, elle déchirait ses robes quand elles ne lui allaient plus, plutôt que de me voir les porter à mon tour. Pourtant elle m'aime énormément. Moi, j'ai décapité son mouton adoré, un sac à pyjama dont je me souviens rarement du nom, Pompon ?, un jour de rage. Becca et moi nous battions régulièrement, à mains nues, chacune plantant ses ongles dans les mains de l'autre, nous griffant si profond à nous en infecter. L'expérience de quelques années de luttes acharnées nous a offert de développer autant de ruses en la matière que de férocité. Ma mère n'en pouvant plus, je me souviens du jour où excédée, celle-ci s'est résolue à nous arrêter pour de bon. Basta ! Sous le regard noir de notre corse de mère, Becca et moi plions de concert en une poignée de main solennelle, supervisée.

- Serrez-vous la main ! Serrez-vous la main, j'ai dit, bande de hyènes !

Je me souviens de la main de ma soeur si étroite dans la mienne, de notre sincérité, de notre soulagement. Cette nuit-là, comme si j'avais besoin d'une dernière fois, je rêvais que j'attendais en silence, patiemment que Becca apparaisse dans le couloir. Tapie dans l'ombre, je visais de ma longue

carabine, au seuil de ma chambre, la porte de la sienne. Surprise ! Sourire en coin sous mon Stetson, je tirais à sa gorge un coup franc, soufflant ses boucles noires. Bang ! Dans sa longue chemise blanche, Becca portait sitôt la main à sa blessure, s'écroulant sur le champ. Me ruant à sa chute, puis à genoux de son corps blêmeissant, je regrettais ce coup fatal. Je me souviens de ne pouvoir prononcer aucun mot, de son air affaibli, ses yeux si ronds alors, du nœud affreux dans ma gorge comme du trou dans la sienne, sa nuque ruisselante. Calamité son visage pâle, mes gestes vains, les franges de mon daim virevoltant, mes bottes ensanglantées, mon pire cauchemar. Jamais plus jamais je n'ai souhaité sa mort.

- Bon, mais tu avais pensé à quoi, Sarah ?
- Et bien, je pourrais partager un souvenir de peintre, une anecdote, qu'en penses-tu ?
- Le présent, Sarah ! Attèle-toi au présent, c'est un journal !
- Ah oui, c'est vrai...
- Et casse le rythme ! Les chapitres précédents posent un certain contexte, ou complexe, comme tu voudras. Mais maintenant, c'est carpe diem, day by day...
- Ok.
- Bien.
- Donc j'attaque sur BB, directe, courageusement ?
- Non-non, pas BB, le lecteur a besoin de vacances ! Tu es libre, Sarah, c'est ton livre ! Mais balance nous un sonnet, s'te plait !
- Un sonnet ?
- Un sonnet !
- Mais un sonnet sur quoi ?
- Sur le printemps ! Un truc sympa qui nous apaise...

- Mais c'est l'hiver Becca, et tu as dit « journal », et « carpe diem » c'est « à chaque jour sa peine », pas « à chaque jour ses vacances », man !
- Oui, c'est vrai. Mais disons qu'il faut que tu la joues tranquillement, la suite. Balance un sonnet, je te dis !
- Un sonnet sur le cancer de BB ?

Son silence me fais rire nerveusement, Becca poursuit, ou plutôt persévère.

- Pourquoi ne pas écrire sur Grenoble ? Grenoble en hiver, les terrasses sur lesquelles tu déploies ton nouveau matériel, tes stylos, tes cahiers. Le centre-ville, Sarah, il y a tant à dire !
- Mouaich.
- Franchement, un petit sonnet ma soeur, ou un poème en alexandrins, ça ferait du bien, tu sais !
- Ok.
- Ok ?
- Ok. Prochain chapitre : alexandrins !
- Yes !
- Non.
- Quoi « non » ?
- En fait, non, Becca, pas un sonnet.

Va-t-on trouver l'issue ? Je contemple mes mains pendant que Becca se creuse les méninges. Mes mains portent les cicatrices de nos acharnements, comme les siennes. Elle s'écrie.

- Eureka ! J'ai trouvé ! Un dialogue, Sarah ! Tu écris juste un dialogue !
- Je t'écoute.

- Votre dernier appel téléphonique !
- ...
- C'était quand, déjà ?
- Mercredi.
- Oui c'est ça, mercredi ! BB t'annonce que ça ne va pas fort.
- Que ça ne va pas fort du tout, tu veux dire.
- Oui ! Mais quelques lignes seulement, tu te fais brève, cinématographique. « Allô, Sarah, c'est BB... il faut que je te dise... ». Écris un truc tout doux, comme sa petite voix dans la nuit de l'hiver, comme la plume alourdie par la pluie rejoint bien malgré elle le bitume de la rue en sommeil. Et tu t'arrêtes là, net. Un paragraphe. Coupé ! Ça laissera au lecteur le temps d'appréhender, de respirer aussi.
- Mais bien vu Becca !
- Tu vois !
- Et en alexandrins, alors, ou pas ?
- Peu importe ! Allez bisous !
- Bisous ! Merci Becca !

Tour de force

Déménager, changer de quartier, aménager, changer de terrasse, me retirer d'un monde, changer de rythme, de trajectoire, m'adapter, je connais. Respirer mes angoisses, seule ou presque. Me masturber et faire une sieste, aucun souci. Mettre l'eau à chauffer, préparer une tisane, une cigarette, et laisser faire le vide, avec plaisir. Sensation inouïe que de plonger dans ce nouveau projet, un livre, bordel, je me réjouis. Malgré ma grande précarité, et bien que l'écriture ne rapporte pas plus de thunes que la peinture, et même peut-être moins, je jouis de cette audace. Mega fuck au front de ma maudite angoisse. Aucun plan, aucun scénario. Je vois déjà Peppe me flatter « Quelle audace, Mame Anton, quelle tension, quel courage ! », s'il savait.

Une semaine est passée depuis le dernier chapitre, décoiffant tout sur son passage. Si j'avais pensé passer mes matinées entières à écrire en terrasse cette semaine, c'est niqué. Mais j'ai pris des notes, tant que faire se pouvait.

BB m'avait appelée, en larmes. Sa médecin, dans une grande maladresse, l'a mise en maladie pour les 5 prochaines années, mais sans l'en informer. C'est de retour chez elle que BB découvrirait, entre les ordonnances, le document attestant d'une Affection de Longue Durée. 5 ans d'arrêt. En panique, BB rappelait la toubib.

- C'est un cancer, c'est ça ? C'est un cancer, dites-moi !

- Je suis désolée, la chirurgienne vous expliquera tout en détail.

J'avais donc assuré à BB ma présence.

- Tu peux compter sur moi, BB, je serai là.

Je m'enrageais auprès de Becca du peu de tact dont avait fait preuve la toubib, alors que celle-ci suivait BB depuis de très nombreuses années ; et alors qu'elle avait elle-même sollicité, 20 ans plus tôt, le droit de BB à percevoir l'Allocation Handicapé Adulte, reconnaissant son atypie psycho-sociale invalidante, comme son extrême sensibilité. La toubib avait carrément plané du cul. « Nous sommes si lâches par moment » avait conclu Becca se levant de sa chaise pour lancer un bon vieux George Michael.

2 jours plus tard, à 10 heures du matin, avant même de rencontrer la très inspirante chirurgienne, BB me désignait « personne de confiance », au près de l'institution médicale. C'est-à-dire en charge de représenter et assister la patiente dans ses démarches et rendez-vous médicaux, d'apporter une aide concernant les décisions relatives aux soins, à sa volonté. Dans le cas où l'état de santé de la patiente ne lui permettrait plus de donner son avis, le médecin ou l'équipe médicale consulterait alors cette personne de confiance. Cette désignation peut changer à tout moment, selon la volonté de la patiente, et celle de sa représentante. La chirurgienne, bombasse italienne coiffée court à l'accent enchanteresque, nous a accueillies avec le plus grand soin. BB et moi riions déjà de passer pour un « couple », entretenant ce mystère. L'experte, pénétrant le regard de l'une, puis de l'autre, tout au long de l'entretien, a considéré

notre duo avec un respect rare. La bouche habile délivrait franchement l'écrasant diagnostic. Cancer du rectum, cancer du vagin et cancer de l'utérus. La sidération de BB, les minutes passant, ne passait pas. Ma main entre ses omoplates, je massais précautionneusement, traçant de larges cercles. Le diagnostic répondait mot à mot aux maintes défaillances organiques et maux dont souffrait BB depuis 10 ans déjà, mais pour lesquels elle n'avait jamais consulté.

- J'ai toujours eu peur qu'on m'annonce un cancer. Je ne voulais pas savoir.

J'arrondissais le rythme de mes caresses dorsales, passant de blanches à rondes. « Chérie » ai-je osé. J'ai pris sa main, essuyé une larme et embrassé sa tempe. « Chérie » ai-je répété. Le protocole de soin a suivi. Première opération pour dévier l'intestin et le faire sortir par le ventre, avec une poche à vie pour faire caca. Séances de radiothérapie. Deuxième opération, ablation de l'anus, du rectum, d'une partie de l'intestin, du vagin et de l'utérus. Enfin, chimiothérapie, et chirurgie plastique, inch'Allah.

Le retour en silence m'a paru télé-porté. Je me suis retrouvée assise dans son salon, roulant ma cigarette, elle debout, près de moi. BB a repris la parole, puis crié, et hurlé.

- Mais quoi ? 3 cancers ? Mais comment c'est possible ! Moi qui aimais enfin ce corps ! Putain mais j'ai mis tant d'années à m'aimer, Sarah ! Mais tant d'années, je te jure ! Et maintenant que je l'aime, voilà que je mourrais ! 50 ans putain ! Je n'ai que 50 ans ! Scheisse !

Elle a alors brusquement soulevé son tee-shirt, révoltée, découvrant large sa poitrine, laissé tomber sa jupe à terre, et même baissé sa culotte, défiant mon regard de son pubis coiffé à l'autrichienne, raie au milieu mais punk, sur sa peau porcelaine.

- Il est où, hein ? Comment ça un cancer, où ça, merde ?

En un mouvement de bras réflexe, je l'ai saisie à la taille, ma joue contre son flanc, ma tête sous son tee-shirt. Comme mes larmes roulaient je soulevais son sein, puis l'autre, puis les deux, riant entre mes pleurs. J'empoignais franchement ce qu'elle me tendait là, ses hanches, ses fesses, sa chair, baisais son ventre chaud.

- Tu es magnifique, putain ! Tu es si belle, trésor !

Tout à coup souriante, visiblement réjouie, BB a rejoint la kitchenette.

- Je vais faire un tour, chérie.

- Ah bon ?

- Oui, il faut que je mange, il est déjà 14h ! Tu veux que je te rapporte quelque chose ?

- Nan.

- Je reviens dans 2 heures.

BB habite face à mon ancien appartement. Dans la même rue. C'est terrible quand j'y pense. Je déménage enfin, et voilà que la vie, ou la mort, me rappelle au quartier. Fais chier. Je n'ai pas du tout envie d'être là. Et alors qu'il fait beau, voilà que je frissonne. Back in Saint Bruno, fuck, en errance pour 2

heures. J'appelle le Zlass plusieurs fois, priant pour qu'il décroche. J'ai faim. Je déteste ce sentiment qui m'assaille, comme celui de ne pas maîtriser ce sentiment qui m'assaille. À la caisse du Franprix, j' imagine être un homme en proie à une érection spontanée, mais du genre au mauvais endroit, au mauvais moment. Sur le tapis roulant, avocat, pain frais, parmesan et tomates. Je me dirige vers la place, en pilotage automatique. Surprise, le Zlass est là. Il joue à la pétanque avec le Base, son meilleur adversaire.

- Mais yo pourquoi tu ne réponds pas à mes appels, man ?
- Détends-toi ! Tu allais bien finir par rejoindre la place...
- Ah ouais ? Comme les pigeons, tu veux dire, qui savent revenir au point de départ ?
- Si tu veux.

Je ris déjà, lui aussi, et même le Base. Sur un banc on s'assoie. Je lui expose alors, aussi synthétiquement que possible, la situation ; balance quelques détails trash, mille infos à la seconde. BB par-ci, BB par-là. Le Zlass me débriefe. Il me connaît assez, m'écoute attentivement, ou se marre. Je vidange. Quand je croque enfin dans mon sandwich maison, il parle, me rassure, me conseille, me donne du coeur. Il est précis, direct et simple. Et drôle. Je taquine le Base, timidement en retrait, avant de partir. Il a bien entendu « cancer », lui aussi il a peur. Il pause une main sur mon épaule, qui semble lui coûter un bras.

- Ça va aller, Sarah.

À 16 heures, BB appelle son père, puis sa mère, en Autriche. Larmes, angoisses, tristesses. Peu chère. Je retiens difficilement les miennes. Nous nous organisons : je suis

confirmée « personne de confiance », et désormais « accompagnante ». Je compterai mes heures de présence ET à distance, BB usant du téléphone outrageusement. Nous organisons la semaine à venir. Je m'engage pour 14 heures, soit 2 heures par jour. Je resterai d'astreinte téléphonique 24/24.

À 20 heures, j'endosse enfin mon manteau brun, l'entrouvre. BB est si petite que j'ai l'impression d'être une ourse. J'entoure son petit corps de mon épaisse fourrure, ses boucles d'or, plie mes genoux, pourvu que batte mon coeur à hauteur du sien.

- À demain, chérie.
- À demain, Sarah. Merci !
- Merci pour ta confiance, Bibi !

Je rentre à pied, enfin. Et tout me paraît fou. Il fait si chaud cette année. Fou de beauté, de vie, incarné. Les terrasses pleines de Championnet, le vent du Sud, les bourgeons par milliers. Berlioz muet, la place Victor Hugo, ses bancs, ses passants, ses façades, son ciel. De retour chez moi, j'appelle Miaou.

- Je voulais juste entendre ta voix !
- C'est cool ça !

Je parle vite et fort, puis baisse d'un ton, petit à petit, d'un ton encore. Miaou est musicien, bassiste, rond, généreux, caramel, doué, et très tendre avec moi. Il a joué plusieurs fois sur la scène de Acoeur, enthousiaste. Avec lui c'est tranquille, il n'en fait pas des caisses. Il joue le confort. J'aime qu'il

sourie de toutes ses dents, son regard malicieux, ses airs énigmatiques. Sa peau est douce, mon dieu comme elle est douce sa peau. Peau qu'il soigne d'huile de coco au sortir de la douche, de la soie. Alors qu'il parle, j'imagine passer ma main dans sa crinière afro, me coller à son ventre. Le mien se détend alors, profondément. Sa voix me berce, me ramène à nos dernières fois et sans doute aux prochaines, nos nuits éclair.

- Oh merci, Miaou. Bisous !
- Merci à toi, aussi. Bisous !

Les jours suivants, nous engageons, BB et moi, un marathon. Nous avons 4 jours pour préparer l'hospitalisation. J'ai l'impression d'être sous coke, ou cortisone, ou speed, ça déménage. Analyses de sang, imagerie, échographie. Nous courrons de laboratoire en laboratoire, de hôpital à la pharmacie, de la pharmacie au labo, du labo à SuperU, et de SuperU à son appart, maintes fois. BB pulse. La scintigraphie confirme hélas ce qu'elle sentait aussi depuis plusieurs années, une tumeur au sein gauche de la taille d'une noix.

- Mais pourquoi n'es-tu pas allée consulter plus tôt ?
- Hahaha ! J'ai toujours fuit les malades du cancer comme la peste ! Rien que le mot me terrifiait ! Je pensais que si je me tenais à distance de ce mot, que je ne prononçais jamais, ça ne me toucherait pas. T'y crois ?
- ...
- Et puis j'étais persuadée que je finirais par la faire disparaître cette noisette !
- Mais comment ?
- Je ne sais pas.

- Ah.

Malgré tout nous nous réjouissons grandement par moments. BB de ne pas être seule, et moi qu'elle ne s'y trouve jamais.

La veille de l'intervention, je compte mes heures de la semaine, 30. Jamais de ma vie, et dieu sait combien j'ai épongé de témoignages, histoires, aventures, intimités, bagages et bavardages une vie entière, jamais je n'avais écouté aussi attentivement quelqu'un parler 30 heures, en une semaine. BB m'a dépeint une fresque géante. Ses amours, ses épreuves, son enfance, sa famille, ses vacances, ses rencontres, ses révoltes, ses croyances, ses loisirs, ses histoires, ses amis, son parcours, ses potes, ses études, ses embrouilles, ses passions, ses craintes, sa musique, ses espoirs, ses désirs, sa sexualité aussi.

Le 24 Février enfin, alors qu'éclate l'Ukraine, BB subit la première opération, donnant naissance à son nouveau trou de balle, Burschi.

- « Burschi » vient de « Bursche », ou « le garçon » en Autrichien. Quand on ajoute un « i » ça devient « mon petit », « mon mignon », enfin tu connais le principe, Sarah.
- Na hallo, Burschi ! Willkommen !

Aussi incroyable que ça puisse paraître, Burschi est né avec le smile. L'extrémité de l'intestin coupé, sortie par le ventre, s'est trouvée recroquevillée en un sourire franc, son visage large comme une pièce de 2 euros. Un smiley. Je l'ai donc salué de derrière son pansement translucide, et embrassé aussi.

- Les points de suture sont nickels, BB ! Du très beau travail, putain !

J'avais conseillé à BB de caresser la zone opérée dès que possible après l'intervention, mais je n'aurais pas imaginé lui donner un prénom. BB l'a caressé dès son réveil et m'a demandé de lui tendre son miroir.

- Oh oui ! Je vois qu'il sourit, Sarah ! Je le vois sourire !
- Mais yo !

Mais alors que je me raseyais, BB tâtant son sexe s'écriait.

- Eeh ! Mais c'est quoi ça ? Eeh ma chatte ? Mais qu'est-ce qu'elle a, ma chatte ?
- Quoi ?
- Mais qu'est-ce qu'ils ont fait ? Mes poils sont tous collés !

Je m'approchais alors, penchée entre ses cuisses ouvertes, regardais bien attentivement, puis souriais.

- C'est de la Bétadine, BB !
- De la quoi ?
- C'est pour désinfecter. Mort de rire, ils t'ont carrément peint un mini short ! Hahaha !
- Eeh ?
- Elle va très bien ta fufoune, BB ! Une très jolie fufoune, soit dit en passant ! Très exotique ce coloris, à ton avis, indien, égyptien, thaïlandais ?

À 4 heures du matin, je me lève et compulse les journaux. En ligne. Libération, Le Monde, Courrier International. Jusqu'à

tomber sur la vidéo du discours de Poutine bouffi d'orgueil. La guerre est déclarée. Aïe. Je bascule de panique. Je n'en reviens pas. Un violent spasme me tord le ventre. Je vomis pour la première fois dans une poubelle composte. J'ai peur de mourir, peur de Poutine, de nous, de la douleur, du cancer, de la guerre. Peur totale, subite. J'ai peur pour les enfants, tous les enfants, je pense aux miens épargnés.

J'ai l'impression d'être monté dans un train en marche, embarquée vers une nouvelle gare, à fond les ballons, un autre nous, encore.

